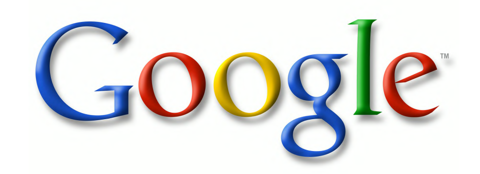


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

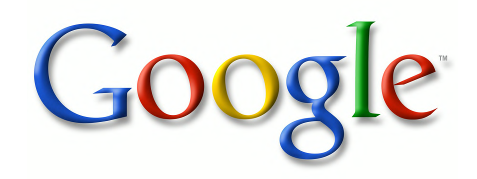
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Can 10156.1.32

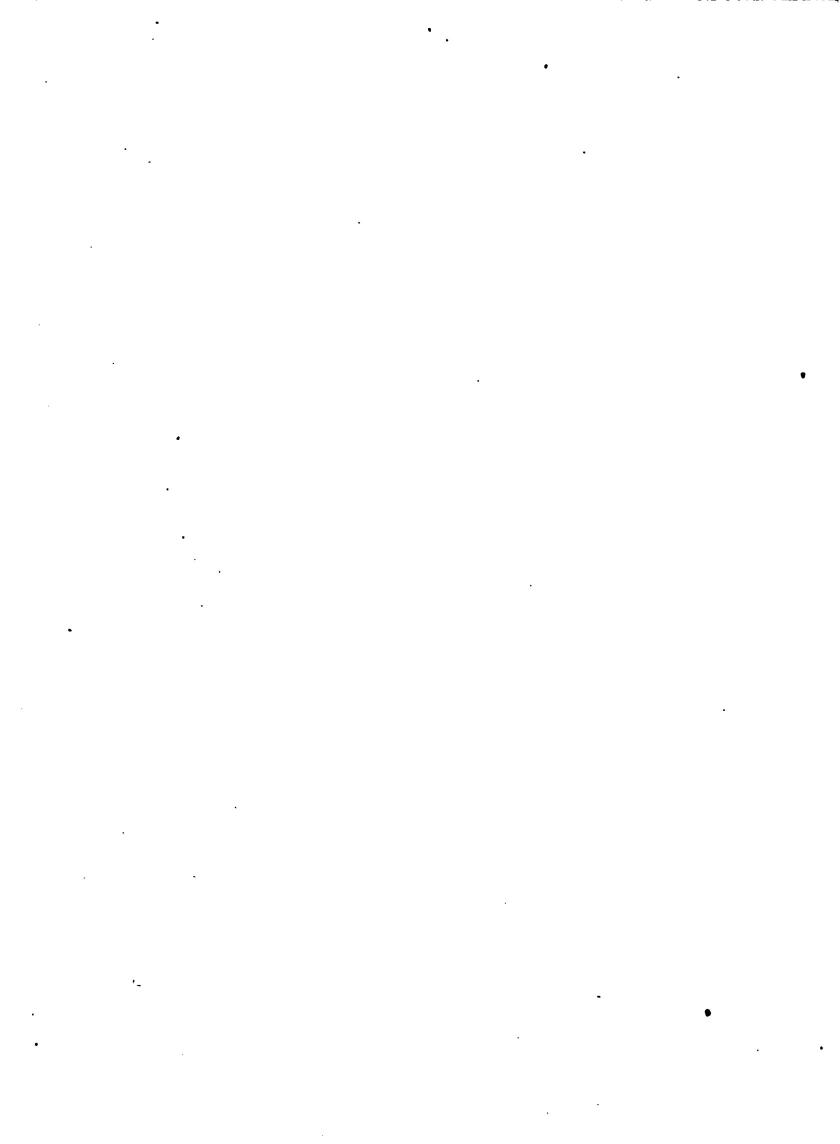
Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

Treasurer of Harvard College
1830–1842



Can 10156.1.33

Variétés Canadiennes

PAR

ALFRED DESCARRIES



MONTREAL
1908

Variétés
Canadiennes

—PAR—

ALFRED DESCARRIES



MONTREAL
1908

Can 10156.1.32

HARVARD COLLEGE
MAR 10 1915
LIBRARY.

Ward fund.

DU MÊME AUTEUR

——o——

THÉATRE

Le Pardon du Gentilhomme - Drame en 1 Acte, (Episode de la Révolution Française) représenté au Théâtre National Français.

Querelle de Voisins - Comédie Canadienne en 1 Acte, représentée à l'ancien Théâtre Delville.

CONFÉRENCES

LA CRITIQUE DANS LES MOEURS MODERNES.
Donnée au MONUMENT-NATIONAL, (SALLE des CONFÉRENCES.)

L'ART - ADEPTES ET FAUSSAIRES - Donnée à l'ancien INSTITUT PHILOTECHNIQUE.

POÉSIE

"HEURES POÉTIQUES" . . . . 1 Vol.

EN PRÉPARATION

" L'ILLUSION " - ROMAN CANADIEN
1 Vol. à 20 sous l'exemplaire. Paraîtra prochainement.

A mon ami, Arsène Bessette, chroniqueur au "CANADA-FRANCAIS", de Saint-Jean, je dédie ce modeste ouvrage.

AU LECTEUR

Parmi ceux qui liront ce petit livre, il s'en trouvera certainement qui prêteront à son auteur l'idée d'avoir voulu faire un coup d'éclat, —l'usage le veut ainsi dans certains cercles prévenus où l'on s'évertue a trouver la petite bête—a fendre des cheveux en quatre et même en huit! —

Ce genre-là prend ici des proportions

géantes et les quelques géants de la pensée qui l'exploitent, s'illustrent très vite, a grands coups d'éclat, au détriment de ceux qu'ils appellent entr'eux ! " Des poussins frais éclos. "

Qu'importe ! . . . Les gens sensés et raisonnables sauront toujours différencer la critique loyale et le vulgaire " assommoir ! "

On se dira peut-être que je provoque la critique a dessein ? . . . Pas du tout. Dans un jeune pays comme le nôtre, où le travail littéraire se paye avec force sourires et poignées de main, le rôle " d'étouffeur " est condamnable et ceux qui le jouent, sont de bien tristes sires !

Pour moi, je ne souhaite rien tant que de vivre jusqu'au jour où les petites rivalités ridicules qui animent beaucoup trop de

nos écrivains canadiens seront chose du passé, et où il ne sera plus nécessaire d'être membre de telle ou telle école, ou société littéraire, pour avoir droit à une humble part de mérite.

LES IMPORTANTS

C'est une classe de gens à part. Ils sont dignes d'être esquissés par une meilleure plume que la mienne ; mais, je veux vous en parler tout de même.

Ce sont généralement des élégants aux gestes larges. Ils attirent sur eux l'attention quand même on n'aurait guère le temps de les écouter. Tant qu'ils n'ont pas parlé, vous pouvez à votre guise, croire qu'ils sont ministres, diplomates, juges, mais souvent, un mot, un mot seul—le traître—les trahit !...

Quelle infortune pour cette innombrable catégorie d'individus voulant se produire, faire du bruit, même avec des riens ! Que voulez-vous ! Tous, tant que nous sommes, nous avons nos petites vanités a satisfaire.

Ils sont partout, connaissent tout le monde. Leurs relations seraient dignes d'un roi ! Ils ont, disent-ils, leurs petites entrées dans toutes les familles à la mode, et au ministère, les fonctionnaires se mettent, (toujours d'après leur version), en quatre pour les introduire auprès de tel ou tel ministre qui les attend sans cesse avec impatience. (La vérité : il souhaîterait ardemment qu'ils fussent à cent lieues.)

Ils disent à leurs amis sur le ton le plus naturel du monde : "mon cher, pas plus tard qu'hier, le ministre, —de ceci ou de cela—

m'a reçu à bras ouverts. J'ai dîné en tête-à-tête avec lui. C'est un homme incomparable ! . . .

Les uns s'en laissent imposer par ces airs d'importance ; les autres se tiennent à distance de tels personnages.

Ils viennent toujours de rencontrer quelqu'un (qui les fuit), dont ils racontent les bons procédés à leur égard. Vous croiriez à les voir, à les entendre parler de tout ce qui passionne le public, qu'ils sont pour beaucoup dans les progrès qui s'accomplissent. Dites-leur : "Eh bien ! voilà cette fois une bonne affaire ! " Ils vous répondront : "Oh ! c'est une vieille histoire ! " N'en soyez pas étonnés. Ils connaissent par intuition tout ce qui fut, tout ce qui est et tout ce qui sera.

Allez donc, maintenant, dire a ces énigmatiques personnages, des choses nouvelles ?

Ils discuteront bien, une heure, ou deux, sur une question de principes, (leurs principes), qui ne s'apptiient que sur des hypothèses absurdes et des prophéties maladives.

Avec ça, ils se supposent des phénix de diplomatie, d'éloquence, de bon ton, et voudraient planer dans une sphère qui n'est accessible qu'aux gens réellement imposants par leurs actes et leur savoir.

Voilà, en quelques lignes, une faible et pâle esquisse de cette catégorie de mortels infatués, inutiles, semant le ridicule, où ils ne nuisent pas au progrès et aux sérieuses entreprises.

Ils font des dupes, mais, on éprouve une désopilante impression a les voir sous leur jour réel.



UN MARIAGE MODERNE

Le dimanche, à la veillée, chez Madame Sansfaçon. On cause mariage. Tour à tour, Mme Sansfaçon, sa fille, et Monsieur Oscar, soupirant pour la belle Jeannette, donnent " leurs opinions ".

—Madame Sansfaçon : Ah ! le mariage ! Ca n'est pas une petite affaire par le temps qui court. Tout coûte si cher !

—Monsieur Oscar : Chère madame, s'il

fallait toujours dire cela, personne ne se marierait !

—Madame Sansfaçon : C'est vrai . . .

Monsieur Oscar : Quand on sait ménager un peu et que la femme a de la bonne volonté ! . . .

—Jeannette : Mais oui ! Monsieur Oscar a raison. L'économie arrange tout !

—Madame Sansfaçon ; Je ne veux pas renchérir sur les qualités de Jeannette, mais en ce qui touche à l'économie, c'est une perle, allez !

—Monsieur Oscar : Oui, l'homme qui l'aura pourra se vanter de posséder une fière femme !

—Jeannette confuse : Oh ! maman ! . . .

—Monsieur Oscar : Tenez madame, moi qui vous parle, j'ai fait de folles dépenses :

j'achetais tout ce qui me tentait, semant mon argent avec une prodigalité ridicule, (oui, c'est bien le mot), je ne dissimule rien. Ce que j'en ai dépensé d'argent avec les amis ! C'est inénarrable ! Mais, tout passe, tout lasse, tout casse ; je suis blasé de ces folies. Je fais de petites épargnes, et si, comme je le suppose, je dois bientôt me marier, j'aurai quelque chose devant moi. N'est-ce pas là ce que tout jeune homme devrait faire ?

(Monsieur Oscar essoufflé par cette tirade soupire . . . regarde Jeannette et tousse bruyamment).

Madame Sansfaçon : Ca, c'est une conduite au moins ! Rien ne me fait plaisir comme d'entendre de nos jours, un jeune homme tenir un pareil langage.

—Jeannette : L'économie, mais ce n'est

pas aussi diffiicile qu'on veut nous le laisser croire. C'est comme le reste. Ca devient une habitude.

—Monsieur Oscar (a part) : Pour une habitude, c'en est une bonne ; je voudrais bien l'avoir !

—Madame Sansfaçon : Puis, une chose qu'il importe de ne pas oublier, c'est le crédit ! Ah ! le crédit ! Voila la plaie qui ronge en ce siècle toutes les classes de la société !

—Monsieur Oscar : Ah ! le crédit, il ne faut pas m'en parler ; je tiens cette qualité de mon père. Acheter a crédit signifiait pour lui le commencement de la ruine.

—Jeannette : Il avait bien raison ! . . .

—Madame Sansfaçon : Maintenant, il ne faut pas non plus songer a se marier quand on a des dettes. C'est un point important.

—Monsieur Oscar : Pardon, chère madame, je crois vous avoir dit que le crédit m'était inconnu. Alors, en autant que je puis être concerné, il reste entendu que les dettes sont bannies de ma règle de conduite.

—Madame Sansfaçon : Croyez, cher monsieur, que j'en suis absolument persuadée.

—Jeannette jetant un coup d'oeil malin du côté de sa mère : Monsieur Oscar est certes un homme de jugement ; ce n'est pas moi qui le croirait capable de pareilles inepties.

Monsieur Oscar, s'enhardissant, ébauche son plus fin sourire, et fixant d'un regard magnétique la jolie petite blonde qu'est Jeannette : Ah ! mademoiselle !.. Si vous saviez comme je suis flatté de cette marque de confiance !..

—Jeannette : Vous me voyez très heureuse d'avoir pu vous être agréable, monsieur.

—Monsieur Oscar—délirant—(a part) : Elle est charmante, et d'une candeur, d'une crédulité!

—Madame Sansfaçon : Voyez-vous, il faut tant de choses pour entrer en ménage. Et, les loyers sont si élevés ! . . C'est une horreur ! Nous payons ici dix-huit piastres par mois. Eh bien ! mon mari a été averti que s'il gardait le logis, il devrait à l'avenir en payer vingt. Et chaque année, on nous augmente !

—Monsieur Oscar : Oui, c'est vrai, mais un homme sérieux, sobre, sachant se contenter des joies de la famille, donne a son propriétaire justement ce que d'autres distraient follement au jeu de cartes, au théâtre, ou ailleurs.

—Madame Sansfaçon : Je veux bien vous

croire, cher monsieur, mais c'est bien trompeur ! En ai-je fait des chateaux en Espagne quand j'étais courtisée par Jules, mon mari. Nous avions fait de si beaux rêves !

—Jeannette—ennuyée—à sa mère d'un ton significatif : oui, maman ! mais dites ce que vous voudrez, quand on sait s'accomoder du nécessaire, l'entente règne toujours dans un ménage.

—Madame Sansfaçon—piquée au vif : Je te le souhaite bien, ma fille . . . Elles sont si rares les femmes qui n'ont pas leur brin de coquetterie ! . . .

—Jeannette—suppliante : Monsieur Oscar va nous faire le plaisir de chanter quelque chose ? . . .

Elle se rend au piano.

—Monsieur Oscar : Pardonnez-moi, ma-

demoiselle, mais, j'hésite a répondre a votre gracieuse invitation . . . Depuis quelques jours, je suis très enrhumé.

Il tousse avec affectation.

—Madame Sansfaçon : Monsieur Oscar, vous ne nous refuserez pas une courte roman ce ? . . . Vous les chantez si bien.

Oscar se rend au piano et chante avec chaleur le premier couplet de : Simple Aveu

—Madame Sansfaçon—attendrie—à part C 'est nn beau garçon et il a d'excellents prin cipes . . .Je crois qu'il aime Jeannètte ! . . Il me paraît sérieux ; ce n'est pas un vilain. parti. On a vu de pires gendres. Sept cents piastres de salaire, annuellement, et beaucoup plus en perspective, sans doute ? On peut commencer avec ce chiffre . . .

DEUX ANS PLUS TARD

Chez monsieur Oscar Brulant, rue Saint Denis. Dans un coquet appartement, monsieur et madame Brulant, (née Jeannette Sansfaçon) causent avec animation.

—Jeannette (railleuse).

—Ah ! . . . oui ! Je les connais tes affaires maintenant ! Parle m'en de tes affaires ! Je t'avertis qu'il me faut ce chapeau pour la soirée de madame Z. Il me le faut ! . . . Entends-tu ?

—Oscar—Voyons Nanette ! Calme toi ! Je ferai mon possible . . . Nous avons tant a payer !

Jeannette : Tant a payer ! . . . CLUBISTE va !

Zéphirine, la bonne, entrant énervée. On a sonné madame !

—Oscar : Au fait ! C'est aujourd'hui lundi !—a sa femme—Ce doit être le collecteur de chez T. —A la bonne—N'ouvrcz pas ! S'il persiste a sonncr, dites que nous sommes absents.

La bonne se retire et la discussion interrompue continue avec non moins d'entrain.

PAUVRE FONCTIONNAIRE ! . . .

O toi qui nous vote des lois !
Digne député d'une Chambre
Qui te paye bien tes deux mois,
Et dont chacun veut être Membre,
Pour y briller, astre d'un jour !
Avant d'aller en cette enceinte,
Où l'on peut parler à son tour
Daigne au moins entendre ma plainte.

Je ne te souhaîte aucun mal ! . . .
Bah ! Que m'importent tes dépenses !
Me prendrait-on pour un chacal ?
Fi ! . . . les banquets et les bombances !
Dieu me garde d'être glouton
Au prix que vaut la victuaille . . .
Mille fois heureux marmiton !
Tu reçois ta part de volaille . . .

Mangez, buvez, c'est un besoin.
Va ! . . . Si j'étais à votre place,
J'aurais de moi, le plus grand soin.
Ca n'avilit pas une race !
Quoi ! maltraiter votre estomac ?
Vous n'êtes pas des gueux, des pitres,
Les beaux discours d'une Douma,
Ne valent pas seuls, des épitres.

Je me demande de quel droit,
L'on te chicote et l'on te raille
Digne député ? C'est étroit,
Ca mérite la repressaille !
Un ministre très comme il faut,
On l'exténue, on le torture,
On va jusqu'à dire : " est-il sot ! "
Et l'on veut sa déconfiture.

Moi, je suis de ces électeurs
Qu'un tel crime, laisse tout chose !
Oui, comme tant d'autres, d'ailleurs,
Peu rebelle, en somme, et pour cause :
Du Gouvernement employé,
Je vis dans un désir suprême :
Être plus grassement payé
Et faire moins long de carême !

En Voyage (1)

Rêvant d'un climat sain et doux,
Il s'est dit : " allons au Mexique ! "
Nous y serons loin des remous
De la vague démocratique.
Et comme c'était là son droit,
Il nons quitta sans préambule,
Premier-Ministre de sang froid
Qui, pour se distraire, circule.

(1)-Voyage de L'hon. M. Gouin, au Mexique.

Je comprends que l'émotion
A pu faire verser, des larmes,
A ceux dont l'augmentation
Promise, cause un flot d'alarmes . . .
Que voulez-vous ! coquin de sort !
Il nécessitait un voyage.
Pourvu qu'il arrive à bon port . . .
Raisonnez, voyons ! . . . Du courage !

Il reviendra, j'en suis certain ;
Tout passe, tout lasse, tout casse,
Disait Madame Girardin.
Vous irez, —il n'est pas de glace—
Lui dire un éloquent " bonjour ",
Lui raconter en quelles transes,
Vous avez guetté son retour
Vos cauchemars, vos espérances !

Vous direz comme ça : Pardon . . .
Je viens à propos du salaire . . .
Et dans un touchant abandon,
Comme à votre propriétaire,
Appuyant bien sur chaque mot :
J'ai cinq enfants, moi, je suis père !
Mon plus vieux est encor marmot.
Ah ! ça ferait bien notre affaire !

Alors, s'il vous fait de gros yeux,
Vous pourriez lui dire autre chose,
Ceci ferait peut-être mieux,
Après une petite pause :
"Voici mon eompte d'épicier . . .
Me comprenez-vous ? Je succombe !
Votre coeur n'est pas fait d'acier . . .
Sauvez-moi de la Loi Lacombe !

LE PLUS BEAU JOUR D'UN PEUPLE

Il est des jours pleins de soleil, ou l'on aime la vie ; si âpre parfois, faisant payer bien eher, les douces heures qu'elle procure. Les matins de printemps mettent des gaietés neuves aux jeunes coeurs ; l'été et ses soirs bleus, nous portent au rêve, a la chimère ; l'automne est une bienfaisante période, puisqu'elle nous rappelle l'éphémère éclat des

floraisons, et que poètes, l'on s'émeut de la tombée des feuilles blondes, qui s'abattent sur le sol glacé. Et, quand arrive l'hiver, quand tombe lentement la neige, comme un rêve qui s'effeuille, les vieux prenant à deux mains leurs têtes blanches, murmurent avec regret : "mon Dieu ! Comme le temps passe !"

Ces jours-là laissent des traces dans les âmes, jeunes ou vieilles. Les impressions qu'on en garde, se traduisent toujours par des mots bien doux.

Mais, fut-on riche ou pauvre, jeune ou vieux, une heure sonne ou l'on oublie dans une sainte exaltation, les ans qui ont pu passer sur nos têtes, nous apportant plus ou

moins d'épreuves, et l'on s'éveille, certain jour de juin, tous heureux, tous animés de la même pensée, idéale, troublante : " la Patrie ! " Ce n'est plus une jouissance de quelques-uns par suite d'un évènement agréable, d'une bonne nouvelle, d'un mariage, que sais-je ? Non ! . . . C'est un délire ; délire d'un peuple en fête, souriant à ses oriflammes qui battent l'air avec orgueil. C'est un cri de triomphe poussé par des millions de poitrines où battent des coeurs débordants de patriotisme et d'amour-propre national.

C'est un pays, dont les enfants, issus d'ancêtres valeureux, s'éveillent comme un seul et chantent à l'unisson, leurs couplets retentissants : O Canada ! terre de nos aieux !

Vive la France !... autant d'hymnes sacrés qui traduisent la gloire de notre épopée, de même que notre amour envers ce pays frère dont on nous apprend sur les bancs de l'école a balbutier les deux syllabes aimées.

La Saint-Jean-Baptiste est bien faite pour donner au peuple canadien, célébrant ce jour-là ses traditions, une idée du rôle qu'il est appelé a jouer dans l'avenir. En effet, rien ne saurait résister au patriotisme d'une race unie, reconnaissant devoir la tranquilité de l'heure présente, le libre exercice de ses droits et de ses croyances, à cette union dont nos aieux nous ont donné l'exemple.

Comment avons nous pu, au sein d'une race étrangère, souvent même, antipathique à notre seul nom de : " canadiens-français " —avant la Confédération qui est venue calmer

les esprits et assurer la tranquilité de tout sujet britannique—comment sommes-nous parvenus a adoucir peu-à-peu le joug dominateur ? N'est-ce pas par l'unité de nos principes ? le patriotisme sans défaillance dont nos pères ont su se faire une arme formidable, à défaut de canons ; par laquelle, ils ont vaincu les prejugés de race, toujours en éveil, tendant à nous faire perdre notre plus cher espoir en passant sous la domination anglaise : le libre exercice de notre religion, le respect de nos droits, conditions que nous mettions à notre loyauté envers la nouvelle Mèrc-Patrie.

Comment ne pas tressaillir d'un légitime orgueil après les magistrales plaidoieries dont notre Chambre retentit au temps d'un Papineau, d'un Morin, d'un Bédard, d'un Lafontaine, et de tant d'autres vaillants, dont on ne

peut parler sans enthousiasme !

Et, devant les progrès accomplis par leurs successeurs : Cartier, Mercier, Chapleau Laurier, Gouin, ne devons-nous pas espérer de plus beaux jours encore, puisque nos Hommes d'État, dont la mission consiste a sauvegarder les droits acquis tout en empêchant l'amoindrissement du pays par des lois arbitraires, s'acquittent de cette tâche ardue au moyen d'une diplomatie loyale et fructueuse.

C'est surtout au jour du 24 juin, qu'il importe de bien graver dans nos esprits, tous ces faits glorieux ! Par là, nous serons nous-mêmes plus soucieux, de concourir dans un constant patriotisme, à l'oeuvre de progrès national que poursuivent nos grands hommes.

LE NIAGARA

LA LÉGENDE DES CHUTES

Les majestueuses cascades qui mugissent en torrents écumeux, depuis des siècles, avec un bruit confus, étrange, comme l'éclat lointain d'un tonnerre, non seulement en imposent à celui qui les contemple, mais, fascinent le spectateur, au point de le retenir des heures entières, a sonder d'un oeil terrifié, cet effroyable abime.

Un poète canadien, monsieur W. Chapman, —qui me permettra d'emprunter l'éloquence de cette superbe strophe— a décrit ce site merveilleux en des accents qui traduisent idéalement, l'admiration et le saisissement que l'on éprouve à se voir, si infime, debout, au bord d'un gouffre ayant l'impénétrable profondeur de l'horizon, et la beauté farouche d'une avalanche de neige, croulant d'un pic perdu dans les nuages. Je cite un extrait du "NIAGARA", oeuvre du poète déjà nommé :

Seul le Niagara ne se calme jamais,
Toujours il court, toujours il bouillonne et [s'écroule,
Insondable, indompté, mouvant comme la foule
Reflétant dans ses eaux le dôme du ciel bleu,
Terrible, inépuisable et profond comme Dieu.



Le Niagara est peut-être le plus beau joyau de la nature canadienne. Ces chutes tumultueuses sont cependant plus saisissantes encore, quand, éveillant l'écho des nuits, elles semblent :

D'immenses jets d'argent où brille un ton [d'azur.

Alors, le spectacle change. Ce n'est plus l'écume neigeuse, formant mille cascatelles que dorent les rayons de l'astre matinal : c'est une gorge profonde où bouillonnent en tourbillons phosphorescents les eaux qu'argentent des foisons de clartés sidérales. Cette féerie vaut bien, il me semble, l'éruption d'un cratère tel que le Vésuve, par une nuit de rêve comme en a le ciel d'Italie, l'incomparable ciel dont s'inspire Sylvio Pellico dans "Mes Pri-

sons", ou encore, les terribles tempêtes que déchaîne l'équinoxe d'automne sur les rivages de Bretagne.

Le Niagara nous offre un spectacle ininterrompu, mais tout aussi grand, tout aussi poétique. Et, qu'est-ce donc quand le vent pleure sa funèbre mélopée, aux éclats de la foudre, et que l'on voit surgir des ténèbres, des éclairs embrasant la nue ? . . . Alors, les cataractes dont les voix se mêlent à celles des éléments déchaînés, apparaissent au sein de toutes ces furies, comme un rocher fantastique et qui, englouti dans la mer, un soir d'orage, mêlerait ses fracas aux sifflements de la tourmente.

Les habitants du Vieux-Monde considéraient les Chutes Niagara, avant même que la

civilisation ait changé l'aspect sauvage de l'Amérique du Nord, comme une des plus belles créations de notre nature, si féconde en sites enchanteurs. Cette réputation n'a fait que s'accroître, à mesure que nos voies de communication se sont améliorées et depuis, les touristes n'ont cessé d'affluer vers cette région de prédilection.

†‡†

LA LÉGENDE DES CHUTES

Les Chutes Niagara ont leur légende. Elles furent jadis l'objet d'un culte superstitieux de la part des bourgades d'Indiens, dans les régions encore vierges des grands lacs.

Une bizarre coutume, en usage à cette époque, voulait que chaque année, une jeune Indienne, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, fut offerte en holocauste au

"Dieu courroucé", nom que les sauvages donnaient aux Cascades, qui leur inspiraient une religieuse terreur.

Voici comment se pratiquait ce sacrifice qui réunissait sur les bords du gouffre, toutes les tribus des alentours, saisies d'un farouche respect à la vue de l'abime : la belle Indienne choisie comme victime, était ligotée soigneusement, et attachée ensuite à un canot d'écorce que l'on précipitait dans les chutes, pendant que les guerriers, brandissant leurs "tomahawks", poussaient des cris gutturaux et clamaient l'hyme de mort. Et, longtemps après que la frêle embarcation ait été engloutie dans les chutes, ce charivari éveillait les

échos des bois où les cris des guerriers Indiens se repercutaient, implorant la clémence de leur Divinité.

Ce devait être là une scène grandiose et terrible.

*
* *

Feuilles d'Érables

L'EFFORT DU SOL

Rêveuse immensité de l'insondable Nord
Où l'âpre obstacle a vaincre est l'épaisse
[broussaille,
L'intrépide colon va te livrer bataille,
Où doit croître, partout, le riche froment d'or!

Et le vieux bucheron, en redressant la taille,
Avec fierté dira : "c'est le prix de l'effort !"
Et faisant de sa hache une profonde entaille,
Il dira : " viens, mon fils ! A ton tour, sois
[plus fort !

Et l'on verra surgir une région neuve
Où, d'autres, à leur tour, sauront vaincre
[l'épreuve
Et prouver que le Nord a sa fécondité !

Alors, le canadien, pris d'une crainte amère,
Imposera silence à l'incrédulité,
Disputant son pays à la race étrangère !

LA CUEILLETTE DES BLUETS

L'an dernier, au temps des bluets,
Matinale, belle Germaine,
S'en fut au matin clair et frais
En cueillir pour une semaine.
Et tout le long du sentier vert
Elle chantait Ah ! lon, lon laire !
Rossignols et merles, dans l'air,
Disaient : eh ! bonjour, la fermière !

Or, pénétrant dans un bosqnet
Parfumé d'odeurs de noisettes,
Et de sapin et du muguet
Qui grise pinsons et fauvettes,
Elle fut prise de sommeil
En fredonnant Ah ! lon, lon laire !
Belle Germaine au teint vermeil,
Sous le frisson de l'aube claire.

Elle reposait sur son lit
D'herbe fraîche et de fine mousse,
Quand vint Gros-Jean, un gars joli,
Du village, ah! quelle secousse
Pour l'honnête et brave garçon ! . . .
Il pensa sur ces lèvres roses,
Mettre un gros baiser, sans façon . . .
Mais, ce sont là, vilaines choses !

Alors, pour calmer son amour
Et sans faire plus de manière,
A cet émoi coupa tout court
En fredonnant Ah ! lon, lon laire !
Le pauvre amoureux chagriné !
Il fit la cueillette ponr elle,
Le joli gars du Saguenay,
Roulant des pleurs dans sa prunelle !

Elle fit des rêves dorés ! . . .

Le grand panier plein jusqu'à l'anse,
S'en revenant à travers prés
Ah ! lon, lon laire ! on se fiance,
Lon, lon là, pour se marier.

Avant la cueillette prochaine
Dit Gros-Jean, faudra publier :
"Embrassons-nous belle Germaine ! "

LE HAMEAU CANADIEN

Au déclin d'un beau jour, longeant la grande [route,
Quand l'astre qui s'empourpre, embrase [l'horizon,
Avez-vous contemplé ces champs féconds où [broute
Un paisible troupeau, près d'une humble [maison ?

Avez-vous entendu bruire une cascatelle,
Quand, laissant sa charrue, un pieux laboureur
Au doux son du beffroi d'une vieille chapelle,
Récite l'Angélus après son saint labeur ?

Vous êtes-vous assis à ce foyer champêtre
Où l'accueil, toujours franc, prouve un coeur [généreux
Et vous fait envier le modeste bien-être,
Du villageois frugal, simple et laborieux ?

Là, tout est propre et gai, tout respire [l'aisance,
L'on a vin vieux en cave et blé mûr au [grenier.
Là, franchise et bon coeur, sont noblesse et [vaillance,
L'indigent peut venir sans crainte y mendier.

+†+

Maternelle Tristesse

Vous pleurez, pauvre femme ! En l'âme
[maternelle,
La douleur doit laisser pourtant, une étincelle
D'espoir, suprême et doux, puisqu'il est éternel.
Il est mort cet enfant, madame, un petit ange !
Consolez-vous, songez à ce monde où la fange
L'eut peut-être à jamais souillé. C'est bien
[cruel !

Je sais qu'à ce penser, votre coeur se ranime
Et qu'il veut ne pas croire, et qu'il lutte, et
[sublime,
Trouve son sacrifice, au doute affreux, plus
[doux.
La vie !.. Une torture, un écueil, heures brèves
Où le coeur se déchire a poursuivre ses rêves !
Il est mort et sourit. Femme ! consolez-vous.

LE CHEMINEAU

Je ne vole ni n'assassine,
Je veux du pain, voilà, je chemine,
Vivant d'une croûte, un vieux sou du passant.
Mais, on me reluque si drôlement !...
On me bannit, partout, sans trêve,
Travailler moi !... Je suis guère instruit
Non jamais ! Horreur ! La vie est trop brève.
Voyez à quoi je suis réduit !

Je couche en quelque grenier, sur la paille,
On ne se gêne pas et l'on me raille,
C'est notre sort à nous, chemineaux.
On dit partout : " Dieu ! quels fléaux !
C'est pas rose allez, de courir la ville
Et de geler tout vif, la nuit.
Je suis gueux, c'est vrai, mais, pas difficile,
Voyez à quoi je suis réduit !

C'est égal, bon Dieu ! j'ai du courage,
Et je supporte le dédain.
Parfois, dans le coeur, j'ai de la rage !
Ca se calme avec un morçeau de pain.
Je ne suis pas méchant, ça m'agaçe
D'être comme un chien éconduit !
Personne jamais, ne m'aime ou m'embrasse,
Voyez à quoi je suis réduit !

Pour me réchauffer, après l'orage,
Je frappe chez les laboureurs.
Ma visite est pour eux un présage
Certain, de mauvais jours, de grands malheurs.
Quand, au grondement lointain du tonnerre,
Tout tremble, on murmure : " encor lui ! "
Pourquoi ces parias sur terre ? . . .
Voyez à quoi je suis réduit !

On ne me laisse pas mettre à table,
Je fais crier d'effroi les petits,
Je ronge mon os à l'étable,
Juste ciel ! . . . Serions-nous maudits ?
Que faudrait-il donc que je fasse !
Pour un rien, en Justice, on me traduit,
Et de la prison on me menace . . .
Voyez à quoi je suis réduit !

Brutes ! . . . Quel siècle ! . . . Ah ! gens sans
[entraîlles,
Nous autres, gueux, on nous fait mourir !
Et, faut pas rêver de funérailles
Où, tout au moins, l'on vient s'attendrir . . .
On nous traîne vite en un cimetière,
Là, c'en est fini des chagrins trop lourds !
On n'est plus gênant, tranquille en sa bière
Et rassasié pour toujours !



Les Yeux

Vive la Canadienne,
Vole, mon coeur, vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux.

Oh ! les yeux bleus, les bruns, les noirs,
Tous aimés et si pleins de flamme !
Limpides, fidèles miroirs
Où se reflète un coeur de femme !
Vous avez un charme divin,
Yeux fauves, dont l'éclat fascine,
Dont on éprouve, mais en vain
Comme une piqûre d'épine !

A quinze ans est déjà joli
L'oeil noir, plein d'altières promesses,
Dans l'oeil bleu semble enseveli
Tout un océan de caresses !
L'oeil brun, oh ! l'oeil triomphateur !
Il vous grise et vous emprisonne
Et se fait votre accusateur,
Gare à qui l'aime et l'abandonne !

L'oeil bleu, plus timide, est bien beau !
On le croit toujours en extase,
Mais il veille et comme un flambeau
S'allume et soudain, il s'embrase,
Et vous subjugue sans retour !
Le poète a dit ses désastres,
Si l'on en croit le troubadour,
Il fait rêver comme les astres.

L'oeil noir est dit-on, sans pareil
A faire une prompte conquête.
Cet oeil-là vous tient en éveil,
Cherchez a fuir, il vous arrête !
Mais si d'un pouvoir souverain
Il exercc la dictature,
L'amour le calme et plus serein,
Il s'attendrit de sa capture.

Oh ! les yeux bleus, les bruns, les noirs,
Tous aimés et si pleins de flamme !
Limpides, fidèles miroirs
Où se reflète un coeur de femme !
Vous avez un charme divin,
Yeux fauves dont l'éclat fascine,
Dont on éprouve, mais en vain,
Plus d'une piqûre d'épine !

CONSEILS

A mes jeunes Compatriotes.

Enfant, rapelle-toi de ce que tu vas lire,
Avant que dans ton coeur ne pénètre l'orgueil,
Avant d'aller un jour t'abimer sur l'écueil
Comme l'ambitieux qui pourrait te séduire :

Pour toi, le jour se lève encor resplendissant,
La vie est un beau livre aux attrayantes pages
Tourne d'autres feuillets et vois d'autres
[images,
Le doute mûrira ton coeur d'adolescent.

Alors, tu comprendras peut-être l'amertume
Que dissimule mal, le rire du passant,
Ce pessimisme altier de l'être languissant
Que la souffrance étreint, désespère et
[consume.

Prends-garde ! Dérobé sous un amas de fleurs,
Pauvre enfant, quelque jour, un immonde
[reptile,
N'ayant que son instinct perfide pour mobile,
Guette l'homme et l'atteint de ses germes
[rongeurs !

Và ! ne compte jamais sur le prix du mérite !
Tu le sauras trop tôt et peut-être demain,
Devant l'indifférence ou le morne dédain,
Oseras-tu flétrir le fourbe et l'hypocrite !

Regarde autour de toi, si tu vois ce vieillard,
Dont les prudents avis et la sage parole
Reconfortent le coeur qui doute, et se désole,
Et croit que d'espérer, il est déjà trop tard.

Marche ! et ne compte pas les heures. Si le
[sort,
Est pour toi, sans pitié, sur le chemin trop
[rude,
Songe enfant, que la vie, est une servitude
Et tu comprendras mieux, le besoin de la
[mort.

Songe que ce sont là, des peines passagères
Et, que les ignorer, c'est n'avoir pas vécu !
Et pour le bien comprendre, en être convaincu,
Songe à tous les tourments, à toutes les
[misères !

LARMES D'HIVER

Oh ! les jours gris, les longs jours froids
Du vieil hiver qui se lamente,
Quand pleurent sous leurs pauvres toits
Tous les gueux que la faim tourmente !
Oh ! la dûre et longue saison
Pour celui qui gèle et qui souffre,
Sans feu ni pain en sa maison
Où le vent de janvier s'engouffre !

Le pâle bougre, sans métier,
Sans travail, errant, sans ressources,
Que l'on toise d'un oeil altier,
S'épuise en d'inutiles courses !
Notre personnel est complet,
Lui dit le patron d'un ton ferme.
Ciel ! . . . Ayez pitié ! S'il vous plaît !
Mais, rien, la porte se referme.

Rien pour moi, Mon Dieu ! toujours rien,
Se dit le hère en sa détresse,
On me reçoit comme un vaurien !
On m'éconduit ! on me délaisse ! . . .
Puisque ma misère est mon tort
Et que l'on m'en fait des reproches,
Eh bien ! demain, je serai mort !

Il neige et l'on entend des cloches . . .

Et, sur le chemin, grelottant,
Le gueux, ayant gémi sa plainte,
S'en va, triste et clopin-clopant . . .
Pendant que l'airain, grave, tinte.
Il s'en retourne en son grenier
Rompre sa croûte froide et dûre,
Prendre son repas, le dernier,
Et s'endormir en sa masure.

Oh ! lourd sommeil du misêreux,
Alors qu'un doux rayon de lune
Eclaire un réduit poussiéreux,
Sommeil trop court de l'infortune !
N'es-tu pas encor le seul bien
De l'indigent en sa misère,
Toi qui reconforte et soutient
Ceux dont la vie est trop amère ?

VISION DE JEUNESSE

Désirs ingénus des jeunes années,
Désirs incertains d'un songe attrayant,
Rayonnement saint que les destinées
Impriment au front, rêve décevant ! . . .

Vision de paix qui leurre les hommes
Dès que la raison éveille en leurs coeurs
L'espoir, ô destin changeant que tu [nommes :
L'avenir ! si tôt, témoin de nos pleurs !

Jours des jeunes ans, perfides mensonges,
Pourquoi nous voiler l'horrible soupçon ?
Pourquoi ces désirs des coeurs que tu
[ronges,
Chimère ! est-ce une âpre et grande leçon ?

Est-ce l'avant goût d'une vie amère,
Une ombre à l'éclat de l'astre qui luit,
Ce bonheur d'un jour, ce calme éphémère
Avant l'effroyable et profonde nuit ?

Est-ce le repos du ciel qui se venge
Des crimes constants de l'Humanité,
Cette vision avant que la fange
Souille le mortel, de perversité ?

C'est le premier thème appris à l'Ecole
De la vie, avant les sombres réels !
C'est l'illusion brève qui s'envole
Et fait place aux jours de combats cruels !

C'est l'impitoyable auquel nul n'échappe,
Gueux ou fortunés, tous, petits ou grands !
L'arrêt sans appel, suprême ! et qui frappe,
Aussi bien les rois que les paysans !

C'est aussi, l'effort qui forme une race
Et la fait grandir dans le cours des temps
C'est le but sacré ! la même cuirasse,
Dont sont revêtus tous les combattants !

Comme en cet orage où l'énorme lame,
Écume et bondit du sein de la mer,
C'est la longue nuit d'un éternel drame ...
Sinistre combat, sous un ciel amer !

**
*

LES BOIS DU NORD

Gigantesques forêts du Nord, ô solitude !
Bois de pins, de bouleaux, d'érables, multitude
D'arbres géants, pareils a de fiers assiégés,
Des neiges de l'hiver, tous vos bras sont
[chargés,
Beaux ormes, blancs bouleaux, grands pins,
[chers vieux érables
Vous êtes à mes yeux, ainsi, plus vénérables,
Avec vos fronts blanchis de givre ! Le glaçon
A pris d'assaut les bois et les bois d'un frisson

Ont senti tressaillir soudain toutes leurs [fibres !
Et vous avez compris la douceur d'être libres,
Arbres majestueux, solitaires rêveurs
Aux feuilles de carmin où l'aube mêts des (pleurs.

Maintenant, c'est l'hiver. En de mornes (cohortes,
Vous contemplez quelques débris de feuilles (mortes
Dont l'éclat disparu, faisait l'orgueil de juin.
Seul, bravant la rafale, on voit l'altier sapin,
Toujours vert, secouer son blanc fardeau de (neige ;
Il a vu défiler le funèbre cortège,
Des bosquets endeuillés, des pâles floraisons,

Quand janvier pleurait ses lugubres oraisons.

Reviens astre d'avril ! viens réchauffer la terre
Et quittant le linceul de glace qui l'enserre,
La sève des grands bois, en un suprême effort,
Coulera, généreuse et triomphante encor !
Et l'on verra bientôt, la forêt canadîenne,
Reprendre sa tiare et son sceptre de reine,
Le laboureur, au sein des bois verts et profonds
Venir puiser le suc des érables féconds.

Lors, les brises du soir, ainsi qu'une prière,
Attendriront souvent, la forêt séculière,
Et nous irons encor nous griser de soleil,
Errer dans les bosquets, troublés d'un long (sommeil,

Gigantesques forêts du Nord, ô solitude !
Bois de pins, de bouleaux, d'érables, multitude
D'arbres géants, pareils à de fiers assiegés !
Quand reviendra l'avril, aux zéphirs plus
(légers.

†‡†

La composition typographique de ce livre a été faite par l'auteur.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.



Can 10156.1.32
Varietes canadiennes.
Widener Library
004609213
3 2044 081 349 284